

L'AJP
vous souhaite
une très
heureuse année
professionnelle



Dossier

Littérature du réel : journalistes et écrivains, **mêmes plumes**

Suite aux deux derniers Nobel de littérature, qui est encore écrivain « de souche » en 2016 ? Certainement pas le journaliste, pourtant capable lui aussi d'histoires passionnantes ? Ce cliché là pourrait bien changer avec la reconnaissance, en Francophonie, de la « littérature du réel ».

«**T**he times they are a-changing », chantait Bob Dylan en 1964. Plus de 50 ans plus tard, si le temps lui a donné raison sur de nombreux points, rien ne le préparait à la nouvelle qui a secoué le monde de la littérature en octobre dernier : le Nobel lui était décerné.

En 2015, moins médiatisée mais tout aussi surprenante fut la nobélisation de la journaliste biélorusse Svetlana Aleksievitch, elle aussi dans la catégorie « littérature », célébrée pour son œuvre racontant le monde avec une puissance narrative impressionnante. Cette reconnaissance est aussi celle d'un genre : la littérature du réel.

« J'ai l'idée de faire un livre qui se lirait exactement comme un roman, mais où chaque mot exprimerait une vérité, du début à la fin », écrivait Truman Capote, l'auteur de « De sang froid », récit journalistique et policier à la fois. Il jaillit de cette phrase presque anodine une définition quasi parfaite de la littérature du réel. Christophe

Payet, journaliste et co-fondateur d'une maison d'édition dédiée à ce genre littéraire, en appelle à « des récits de faits réels qui se lisent comme un roman. La plupart du temps, ils s'apparentent à des travaux journalistiques dans la collecte de la matière. Dans le traitement, en revanche, ils utilisent des techniques narratives qui viennent de la fiction. Ça veut dire réécrire des dialogues en entier, décrire des scènes, faire vivre des personnages, etc. »

Pâte humaine

C'est d'abord une question de vérité, de qui la détient et de qui s'en joue. Ou qui a le droit de fiction et qui devrait s'en éloigner. « L'idée même de vérité est un truc qui m'énerve dans le journalisme », conteste David Dufresne, qui se décrit pourtant comme un « taliban des faits ».

Elisabeth Debourse

Dossier en pages 4 et 5.

Sommaire

Droits d'auteur

L'inspection des impôts
deux fois déboutée en justice 2

Analyse

Suite à l'élection de Trump
les médias s'interrogent 3

Débat

Quand les Maisons de la presse
s'ouvrent à la communication 6

International

Les journalistes locaux victimes
d'assassinats impunis 7

Du journalisme qui s'écrit comme un roman

Quand les plus fervents du récit journalistique poussent plus loin la démarche narrative, voici la littérature de « non fiction ». Les auteurs sont devenus des écrivains du réel, pour raconter des histoires sans les inventer. Visite guidée.

Suite de la page Une

Longtemps reporter pour *Libération*, membre de l'équipe originale de *Mediapart* et créateur des œuvres documentaires interactives les plus passionnantes de ces dernières années - Fort McMurray, pour ne citer qu'elle -, le journaliste est également l'auteur du livre «Tarnac, magasin général», une enquête largement adoubee par la critique. « *La vérité, c'est la Pravda : ça ne m'intéresse pas. Moi ce que j'aime c'est la pâte humaine* », déclare-t-il. « *Bien sûr, quand on enquête, le résultat reste véridique. Mais la vérité, ce n'est plus suffisant pour raconter le monde. Je crois que l'interprétation, par exemple en relatant le contexte - comment on a obtenu telle information, telle interview - est parfois plus importante que les faits eux-mêmes* ».

Du journalisme classique, David Dufresne a glissé vers la littérature, abandonnant en même temps ses obligations de neutralité et d'objectivité. Depuis qu'il a goûté à un certain plaisir d'écriture plus narratif, plus question de faire machine arrière. C'est le pouvoir de la « *narrative nonfiction* » - ou « *creative nonfiction* », l'appellation anglophone de la littérature du réel -, qui transcende les genres. Le journaliste devient auteur et l'écrivain se glisse dans la peau du journaliste. Rien de tel pour agiter nerveusement ces deux mondes que tout semble opposer.

La faute à qui ?

C'est que les deux camps semblent avoir toujours été en compétition, chacun tirant à soi la couverture de l'artisanat le plus noble. Selon Roberto Saviano, le journaliste à l'origine de *Gomorra*, publié dans *La Repubblica*, ce sont les éditeurs et les libraires, garants des canons de la littérature, qui sont responsables de cette distinction radicale entre journaliste et auteur. Il y voit également une raison politique : rendre accessible le monde à ceux qui ne liraient jamais l'information, en la contant et non en la récitant froidement, reviendrait à leur donner les clés pour comprendre, critiquer, voire changer notre système. « *C'est pourquoi il sera toujours plus utile de lire Proust qu'un mauvais sociologue, "Le Zéro et l'Infini" et "1984" qu'un pensum sur le stalinisme* », ose Ivan Jablonka dans le magazine *Feuilleton*, dont le livre «*Laetitia ou la fin des hommes*» est l'un des succès de narrative nonfiction de l'année (lire par ailleurs). Mais si « la faute » incombait aux journalistes eux-mêmes ? Christophe Payet avance une autre théorie : « *Ça s'explique, selon moi, par*

la construction de l'identité professionnelle des journalistes », avance-t-il. « *En France, les journalistes ont ressenti, à un moment donné, le besoin de se constituer en corporation pour légitimer leur profession. Pour dire qu'il s'agit d'un métier à part entière, avec un certain nombre de règles. C'est le travail qu'a notamment fait le Syndicat national des journalistes : créer une identité professionnelle et la légitimer par la charte de déontologie. C'est notamment passé par l'objectivation des faits. On a alors mis à distance tout ce qui avait trait à la fiction, et donc à la littérature* ». Le fossé moins grand entre auteur et journaliste aux Etats-Unis, et par là-même l'acceptation plus généralisée d'un flou induit par la narrative nonfiction, serait ainsi expliqué par une évolution différente de la classe journalistique. C'est oublier que le premier Code déontologique français, rédigé en 1926, est calqué sur celui de la Société américaine des rédacteurs de journaux, plus ancienne...

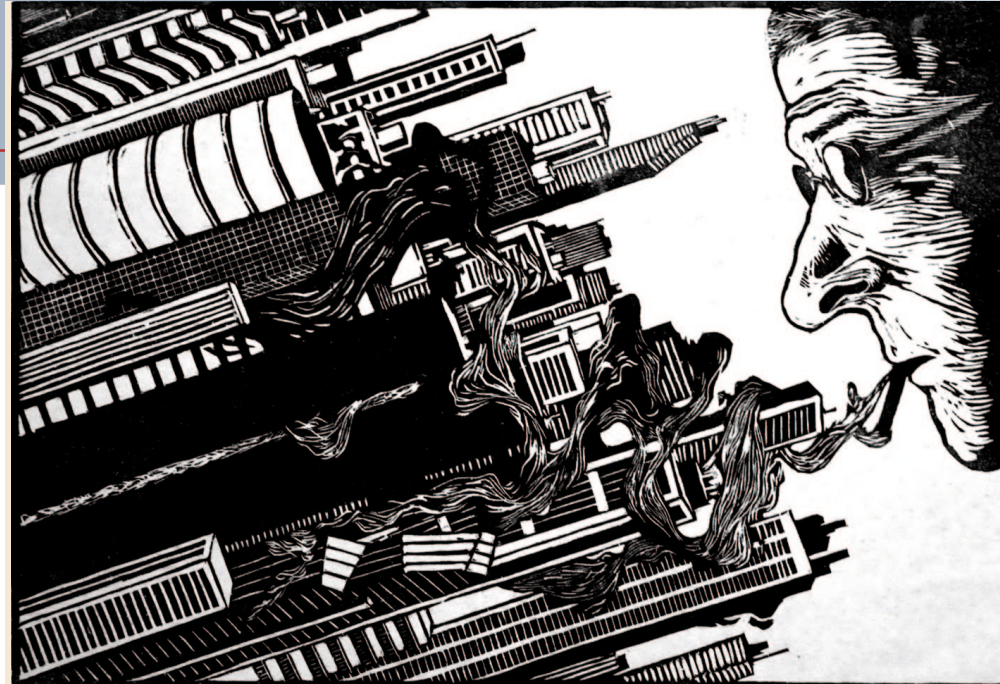
Le futur s'écrit aujourd'hui

Que ce soit en Amérique ou en Europe, ce « *new journalism* » comme l'appelait Tom Wolfe dans son presque manifeste de 1973, reste marginal en comparaison avec la littérature de fiction. Mais il semblerait qu'il sorte aujourd'hui de l'ombre, notamment grâce à des revues et livres, comme si les éditeurs flairaient une nouvelle tendance.

La littérature du réel s'illustre pourtant depuis longtemps tant dans les tribulations d'Albert Londres que dans celles, plus acides, d'Hunter S. Thompson. Mais vers quoi se dirige-t-elle ? Christophe Payet la voit disparaître des magazines pour s'installer d'une part dans le livre et d'autre part dans des œuvres numériques. « *Face aux news qui se sont imposées dans la première phase du journalisme digital, je pense que la narration va retrouver toute sa place dans le numérique, notamment grâce au transmédia. Elle va y trouver des moyens d'expression qu'on n'a pas forcément dans l'écriture conventionnelle* », prédit-il.

Pour David Dufresne, qui travaille actuellement à un nouveau livre sur Pigalle, la littérature du réel s'épanouit déjà hors du papier, notamment dans les séries - «*Gomorra*» a déjà trouvé sa traduction télévisée ! « *La série Narcos est très intéressante, parce qu'elle est documentée, notamment avec de vrais extraits de JT. Le générique est déjà un modèle en soi : il nous fait basculer de la réalité à la fiction, sans que l'on s'en aperçoive* ».

Elisabeth Debourse



Dessin: Editions Marchialy.

Marchialy, des géôles de Louis XIV à la maison d'édition

335 grammes pour 23 millimètres d'épaisseur : « Une femme chez les chasseurs de tête » est une belle pièce de littérature, qui s'achève quelque part avant la quatrième de couverture par ces quelques mots : « *Ce livre est le deuxième ouvrage édité par la famille Marchialy. Il a été élaboré avec patience et obstination dans les chais familiaux de la maison Marchialy, au milieu des effluves de Cognac de contrebande* ». Un autre récit s'écrit alors : celui d'une famille passionnée, à la fois noble dans son approche de l'objet-livre, et marginale quant au contenu qu'elle lui réserve.

Tombé de riveau. Marchialy - un nom emprunté au légendaire frère jumeau prisonnier de Louis XIV qui inspirera notamment «Le masque de fer» -, est une petite maison d'édition parisienne, pas une entreprise familiale multinationale. Ses quatre jeunes piliers ne s'en cachent pas : ils aiment mêler réalité et fiction. C'est que ces aventuriers de l'édition ont choisi il y a un peu plus d'un an comme ligne directrice exclusive la « *littérature du réel* », un genre à la croisée de l'« *acuité du journaliste et [du] savoir-faire du bonimenteur* ». Si les mooks - contraction de « magazines » et « books » - qui reprennent des reportages au long cours ont fleuri dans les librairies ces dernières années,

rares sont les maisons d'édition francophones qui ont choisi de se spécialiser dans ce type de littérature. On les compte sur les doigts de la main : Plein Jour, Globe et les éditions du Sous-Sol. En Belgique, côté livres, pas un édifice pour s'y consacrer à l'horizon. À défaut d'être une grande maison, Marchialy s'est ainsi fait niche sur une route préablement pavée par des revues comme *XXI* et *Feuilleton*.

« *Ce qui nous intéresse, c'est de dénicher chaque année quatre pépites qui vont explorer les bas-fonds de la société, dans la même veine qu'un roman noir - mais un roman noir du réel* », explique Christophe Payet, co-fondateur du projet, mais également journaliste.

À l'aube d'une nouvelle année d'édition, Marchialy promet quelques sorties littéraires qui pourraient bien être aussi remarquables que leurs trois prédécesseuses. «*Jewish gangsta* : aux origines du mouvement goon» d'abord, de Karim Madani, journaliste français expert de la culture alternative US. Viendra ensuite en avril «*Kinshasa jusqu'au cou*», le parcours du jeune journaliste indien Anjan Sundaram dans la jungle urbaine de la capitale de la RDC. Suivront le « *polar réaliste* » vénézuélien de Sinar Alvarado, «Portrait d'un cannibale», et la suite du récit de Jake Adelstein au Japon, «*Le dernier des yakuzas*».

E.D.

La jeune fille et la mort

Barthes disait du fait divers que c'était « une information totale », tandis qu'Edwy Plenel évoque « sa noblesse ». Le pari d'Ivan Jablonka, historien et écrivain, est que pour le comprendre, il faut plonger dans l'ensemble des données sociétales, familiales, médiatiques, politiques... érigeant ainsi le fait divers en objet d'histoire.

Son ouvrage, « *Laëtitia ou la fin des hommes* », est à cet égard remarquable. Et immense par le sujet qu'il brasse et l'investigation minutieuse qui est menée sur la mort de Laëtitia Perrais qui a défrayé la chronique en France, en 2011. « *Une jeune inconnue légère et vacillante qui n'a hérité de rien* », à la jeunesse fracassée, a été assassinée et démembrée par un certain Thierry Meilhon.

Jablonka va juste vouloir redonner une existence à cette jeune fille qui en avait si peu, par une longue investigation personnelle, toute en recherches, enquêtes, recoupements, rencontres avec l'ensemble des acteurs du drame, mais aussi des proches, comme sa soeur jumelle Jessica, à qui « *elle manque tous les*

jours ». En questionnant la police, la justice, le service public, la politique, et en suivant le procès de Meilhon, l'auteur ne va rien nous cacher non plus de ses émotions, très tangibles et communicatives, sans pour autant abdiquer de sa rigueur dans un récit au rythme et à l'agence-ment remarquables. Il tente aussi de comprendre pourquoi une telle violence a pu ainsi s'exercer dans un récit au rythme et à l'agence-ment remarquables. Il tente aussi de comprendre pourquoi une telle violence a pu ainsi s'exercer dans un récit au rythme et à l'agence-ment remarquables. Il tente aussi de comprendre pourquoi une telle violence a pu ainsi s'exercer dans un récit au rythme et à l'agence-ment remarquables. En nous rappelant que « *les femmes ne sont pas complètement des êtres de droit* » en matière de violence: « *un huis clos à l'issue duquel ce sont toujours les mêmes qui meurent* ». Le récit de Jablonka a obtenu cet automne le Prix littéraire du Monde et le Médicis.

Michèle Michiels

Laëtitia ou la fin des hommes, Ivan Jablonka, Seuil, "La librairie du XXIe siècle"

IVAN JABLONKA

Laëtitia

PRIX LITTÉRAIRE
Le Monde
2016
Seuil

À l'école de la « narrative nonfiction » made in USA

«*Faire du journalisme, ça ne me disait rien.*

J'ai eu des cours de journalisme, mais ça me mettait juste mal à l'aise. Je préfère inventer ». Même capturée dans un décor familial, il est facile de deviner à son accent américain marqué qu'Anna Weber n'est pas « d'ici ». Son enthousiasme à parler français par écrans interposés laisse deviner quelques années d'échange en Belgique, pays qu'elle adore. La jeune femme est rentrée au pays pour suivre un master en nonfiction. Si aujourd'hui elle s'en félicite, elle a choisi l'Université de Pittsburgh un peu par dépit : en Belgique, où l'on suit tout au plus un ou deux cours pratiques de création rédactionnelle durant son cursus journalistique, et à une époque où le nouveau master en « *écritures contemporaines* » de La Cambre n'existait pas encore, aucune formation ne pouvait rivaliser avec ce que les Etats-Unis ou le Canada proposent.

Aujourd'hui arrivée à la moitié de sa formation, sa vision de la «creative nonfiction» a profondément évolué, notamment grâce aux étudiants et professeurs qu'elle côtoie : « *Je pense que la vérité est plus difficile à trouver et à écrire qu'on ne le pense - surtout la vérité émotionnelle. Il ne suffit pas d'avoir les faits devant soi. C'est pour ça que je me tourne de plus en plus vers une*

écriture hybride ». C'est que pour ces jeunes auteurs américains, les barrières qui cloisonnent les genres littéraires pourraient être encore davantage bousculées, voire renversées.

Alors que le programme les pousse normalement vers une carrière journalistique, avec une série d'ateliers et de rencontres avec de futurs confrères, des agents et des éditeurs, la promotion académique d'Anna le voit d'un autre œil - et d'une autre plume. Aux professeurs de suivre et de s'adapter. « *Ce quadrimestre, je suis un workshop de poésie : c'est très intéressant d'explorer d'autres domaines pour notre pratique* », se félicite l'étudiante. Aux Etats-Unis, on célèbre de plus en plus ces œuvres qui ne sont ni du roman, ni de l'essai, ni du reportage, ni de la poésie - ou qui sont tout cela à la fois. Reste à voir quel accueil l'Europe francophone réservera à Anna si celle-ci décide d'écrire dans sa langue d'adoption.

E.D.



Anna Weber: vive l'écriture hybride. Photo Sarah Weber.